

La jeune fille frissonna de tout son corps.

—Un crime s'écria-t-elle, il ne m'a rien dit de tout cela. Père, est-ce qu'il t'en a parlé?

—Sans doute, murmura le millionnaire. Mais je n'ai pas cru nécessaire de te répéter cette sombre histoire.

—Pourquoi donc? Monsieur Lucien est mon protégé aussi, à moi, et je tiens à connaître les épreuves qu'il a subies, pour travailler, ainsi que toi, à les lui faire oublier.

—Voilà une brave enfant, pensa Etienne Castel qui regardait tour à tour le père et la fille.

Mary poursuivit :

—Vous disiez donc, M. Darier, qu'un crime avait rendu M. Lucien orphelin.

—Oui, mademoiselle. C'est un drame effrayant qui l'a privé de son père, car depuis longtemps déjà sa mère était morte.

—Racontez-moi ce drame.

—Je peux le faire en un bien petit nombre de paroles. Jules Labroue, son père, revenait d'un court voyage. En arrivant à Alfortville au milieu de la nuit, en franchissant le seuil de son usine en feu, il fut assassiné.

—Mais c'est épouvantable, cela ! balbutia Mary tremblante. N'est-ce pas, père?

Le faux Paul Harmant se raidit contre l'émotion qui l'envahissait, et répondit d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir.

—Oui... épouvantable.

—Et, reprit Mary, quels étaient l'assassin et l'incendiaire?

—Une seule personne, s'il faut s'en rapporter à l'arrêt de la justice... une femme...

—Une femme!

—La gardienne de l'usine. Elle a été condamnée, en cour d'assises, à la réclusion perpétuelle.

—Cette femme était un monstre ! fit Mary avec un geste d'horreur.

—A moins qu'elle ne fût une martyre, mademoiselle, répliqua Georges Darier.

—Que voulez-vous dire, monsieur? Expliquez-vous, je vous en prie!

—D'après certains renseignements fournis à Lucien par la sœur de son père, une digne créature qui l'a élevé, des doutes se sont élevés dans l'esprit de mon ami sur la culpabilité de cette femme.

—Ces doutes, le tribunal ne les avait pas eus?

—Non, mademoiselle; toutes les charges accablaient la prévenue.

—Comment, après cela, monsieur Lucien peut-il douter?

—Les preuves ne lui paraissent point concluantes. Il croit à une de ces erreurs judiciaires trop fréquentes, hélas ! Il espérait obtenir de la condamnée, Jeanne Fortier, des explications qui le mettraient sur la piste du vraie coupable. Malheureusement, à cette heure, il lui est impossible de retrouver cette femme.

Le faux Paul Harmant sentit une sueur froide mouiller la racine de ses cheveux.

—Comment cela? demanda-t-il presque avec violence. La condamnée doit être en prison.

—Jeanne Fortier, il y a deux mois à peine, s'est évadée de la maison centrale de Clermont où elle était détenue.

—Evadée ! répéta l'ex-contremaître pâle comme un spectre.

—Il est bien probable, d'ailleurs, qu'on ne tardera pas à la reprendre, continua Georges Darier, à moins qu'elle ne meure de misère dans quelque coin, car elle doit être sans ressources. Lucien, ce matin encore, ignorait l'évasion de Jeanne Fortier. C'est moi qui la lui ai apprise en déjeunant, car il m'avait prié de prendre des informations. Il est désolé. Il attendait beaucoup d'un entretien avec cette femme.

—Mais, fit le millionnaire, en supposant que ses pressentiments ne l'abusent point, il ne pourrait rien contre un criminel couvert par la prescription.

—Pardon, monsieur, il pourrait beaucoup. Si l'assassin, grâce à l'argent volé, s'était fait une position honorable, il le châtierait par le scandale. En certains cas, la flétrissure publique équivaut à une condamnation et ne laisse au coupable d'autres ressources que le suicide.

—Ah ! s'écria Mary, ce serait justice ! Puisse Dieu protéger monsieur Lucien dans son entreprise et lui permettre de venger son père !

Paul Harmant se sentait défaillir. Sous les paroles de sa fille, involontairement il courba la tête. Georges Darier reprit :

—Mon ami Lucien avait cinq ans à l'époque du drame d'Alfortville. Quand il atteignit l'âge d'homme il ne possédait que son instruction et les terrains sans grande valeur sur lesquels s'élevait jadis l'usine de Jules Labroue. Le rêve de Lucien est de réunir, à force de travail et d'économie, une somme suffisante pour faire réédifier sur ces terrains une partie des ateliers de son père : il deviendrait alors l'artisan de sa propre fortune.

—C'est là un but qu'on ne saurait trop louer ! s'écria Mary. M. Lucien Labroue a, je crois, beaucoup d'énergie dans le caractère et une force de volonté peu commune. Il mérite de réussir, et tôt ou tard le succès lui viendra ; mais si tu voulais, père, il lui viendrait tout de suite.

—Comment cela? demanda le faux Paul Harmant.

—Tu me parlais, il y a deux ou trois jours, de la prodigieuse extension de tes travaux. Tu me disais que tu serais obligé bientôt de construire une seconde usine et de ne garder à Courbevoie que les ateliers de construction pour le matériel des chemins de fer.

—C'est vrai.

—Monsieur Lucien Labroue dirigerait à merveille ta nouvelle usine.

—C'est sur lui que je compte pour cela.

—Alors fais de lui ton associé.

Georges Darier et Etienne Castel écoutaient avec un intérêt croissant parler la jeune fille.

—Mais... commença l'ex-contremaître.

—Il n'y a pas de "mais..." interrompit Mary, tu es assez riche pour ne demander aucun apport pécuniaire à monsieur Lucien qui a le talent, la jeunesse et le courage, et qui possède de plus un terrain sur lequel tu pourrais faire rebâtir la fabrique, incendiée autrefois par un misérable. C'est quelque chose, tout cela. Sans compter que notre devoir, à nous qui sommes riches, trop riches, est de donner au fils de M. Labroue le moyen de reconquérir la situation à laquelle sa naissance le destinait.

—Brave cœur ! pensa de nouveau Etienne Castel.

—Voilà une pensée généreuse et qui vous fait honneur, mademoiselle, dit Georges Darier. Mais je comprends que monsieur votre père, avant de prendre une décision, demande à réfléchir.

—Pourquoi réfléchir? répliqua vivement Mary. Monsieur Lucien Labroue deviendra certainement, par son mérite, un des princes de l'industrie. Donc une association avec toi ne peut être qu'une chose avantageuse à tous les points de vue. Voyons, père, prononce-toi.

Le faux Paul Harmant appela un sourire contraint sur ses lèvres, et répondit :

—Me prononcer en ce moment serait agir à la légère, ce qui n'est point dans mes habitudes. L'idée a besoin d'être étudiée, mais je ne la repousse nullement en principe. M. Lucien Labroue mérite, en effet, sous tous les rapports, qu'on s'intéresse à lui et qu'on le lui prouve. J'y songerai.

En disant ce qui précède, le ci-devant Jacques Garaud s'était levé, forçant ainsi sa fille à en faire autant. Il avait hâte de rompre une conversation qui le mettait à la torture.

—Vous nous quittez si vite, cher monsieur? demanda Georges.

—Avec regret, mais il le faut. Nous avons à faire plusieurs visites et il est déjà tard.

—Avant de partir, dit Mary, je vais commettre une indiscrétion. Je désire organiser dans l'hôtel de mon père une petite galerie de tableaux de maîtres et je sollicite de M. Castel deux choses.

—Lesquelles, mademoiselle? fit l'artiste en souriant.

—D'abord la faveur d'obtenir de lui une de ses œuvres, et ensuite ses conseils pour le choix des autres toiles qui viendront entourer la sienne.

—Je serai très heureux de me mettre à votre disposition, mademoiselle. Je vous prierai de me faire l'honneur de venir un de ces jours visiter mon atelier avec monsieur votre père. Vous y choisirez un tableau de moi. Quant aux œuvres de mes confrères, je vous guiderai de mon mieux.

—D'avance, je suis reconnaissante... Père, tu me conduiras chez monsieur Castel, n'est-ce pas?

—Certes, mon enfant, et si monsieur Castel parvient à me rendre connaisseur en matière artistique, il pourra se vanter d'avoir fait un miracle.

—J'essayerai, monsieur, dit Etienne en riant.

LXXVII

Le père et la fille quittèrent la demeure de l'avocat.

—Mon cher tuteur, fit ce dernier en s'adressant à l'artiste, savez-vous ce que je viens de découvrir pendant la visite de monsieur Harmant et de mademoiselle Mary?

—Quoi? demanda Etienne.

—Que la charmante fille du millionnaire plaide avec une chaleur plus qu'amicale la cause de mon ami Lucien.

—Je l'ai remarqué comme toi, interrompit le peintre.

—Que l'entrée de Lucien chez Paul Harmant changera beaucoup de choses dans la vie de mademoiselle Mary, car elle l'aime, reprit l'avocat. Est-ce votre avis?

—Parfaitement.

—Enfin, que Lucien pourra bien l'épouser.

—Je ne le crois pas, répliqua froidement Etienne.

—Pourquoi?

—Pendant que vous causiez, j'observais le richissime industriel. Il paraissait contraint, embarrassé, prêt à perdre contenance. Par moments, les paroles de sa fille semblaient le mettre à la torture.

—De cela, que concluez-vous?

—Je conclus que monsieur Harmant a d'autres idées, il ne ressemble guère à mademoiselle Mary, ce bonhomme-là ! Certes, non ! Je doute très fort qu'il ait beaucoup de cœur.

—Il aime sa fille, cependant.

—Sans doute il l'aime, mais à sa façon, et je ne suis pas du tout sûr que ce soit la bonne. Paul Harmant me fait l'effet d'être un égoïste de premier ordre.

—Bref, il n'a pas vos sympathies.

—J'en conviens. Peut-être ai-je tort de formuler un jugement sur lui, ne l'ayant vu qu'une fois ; mais tu sais qu'on n'est pas maître de ses impressions. Je suis l'homme du premier mouvement. Or le premier mouvement a été tout de répulsion, et les impressions sont mauvaises. Paul Harmant peut être un homme intelligent, un mécanicien habile, un industriel hors ligne, il n'est pas, il ne sera jamais un homme franc ! l'avenir te prouvera que j'ai raison. Sur ce, que penserais-tu d'aller faire un tour ?

—Je penserais que j'y suis tout disposé.

Les deux amis prirent leurs chapeaux, allumèrent des cigares et gagnèrent le jardin du Luxembourg.

Paul Harmant et sa fille étaient remontés dans le coupé qui les attendait à la porte de l'avocat. L'un et l'autre gardaient le silence. Mary était un peu confuse en songeant à l'audace des propositions adressées par elle à son père au sujet de Lucien Labroue. L'ex-contremaître se trouvait sous le coup de la surprise et de la terreur que lui avait causées la nouvelle de l'évasion de Jeanne Fortier.

—Jeanne Fortier libre ! se disait-il. Jeanne Fortier pouvant venir à Paris, m'y rencontrer, m'y reconnaître, voilà qui constitue un danger terrible ! ainsi toujours pour moi des angoisses nouvelles ! Après vingt-et-un ans, qui pouvait croire que j'en serais réduit à trembler devant Jeanne Fortier et devant Lucien Labroue ? Si Jeanne me rencontre, pourquoi ne rencontrerait-elle pas le fils de Jules Labroue ? Le hasard nous a bien mis en rapport, lui et moi. C'est le scandale qu'il rêve à défaut d'une autre vengeance, et s'il arrivait à découvrir que Paul Harmant cache Jacques Garaud, l'échafaudage si laborieusement construit s'écroulerait. Je serais perdu, ma fille avec moi !

Tandis que cette pensée traversait l'esprit du misérable, une sueur froide mouilla ses tempes. Il jeta sur Mary un regard craintif. La jeune fille fermait les yeux comme pour s'isoler et se recueillir plus complètement dans ses rêves d'avenir. L'ex-contremaître poursuivit :

—Cette femme sera reprise, je le crois, je l'espère. Mais si elle ne l'était pas assez tôt pour empêcher une catastrophe. Si elle avait le temps de me rencontrer, de me reconnaître, de me trahir ! Il faut aviser.